

Loko, la petite bourgade

Si loin de Beyok, capitale de Bilabaville ! Si loin de tous !

Je regarde le petit monde rural de Loko. Je me regarde, complètement hébété, perplexe ! Je m'étiôle. Je me détruis. Je me meurs... Le jour se lève. La nuit tombe. Toujours les mêmes choses. La routine ! Tout passe. Mais moi, je suis là. Toujours. Sous mes yeux perdus et mon regard blême, le temps fuit et se répète dans cet enclos comprimé, pétrifié.

A Loko, rien de nouveau ! J'en suis toujours à me poser des questions. A m'interroger. A me demander ce que je fais dans cette minuscule bourgade perdue au cœur de la flore sauvage... Il ne s'y passe rien. En tout cas rien au plan professionnel qui justifie qu'on m'y ait affecté.

Cette affectation disciplinaire me plonge dans le désarroi. Pourquoi à Loko ? Le service public local du mi-

nistère de la culture ne l'est que de nom. Aucune infrastructure. Une ombre opaque. Une silhouette.

La baraque en terre battue zébrée d'une peinture de kaolin est une archéologie des temps anciens. Flanquée d'un calot de tôles ondulées enrouillées par des insulations, elle tient à peine sur quelques piquets inclinés. Les murs lézardés, éventrés par les frondaisons du soleil caniculaire disent la misère du pays entier.

Cette hutte misérable dévoile le peu d'intérêt accordé à la culture, pourtant socle de l'identité d'une nation, d'un peuple : Pas de bureau, pas de stylo, pas de table de travail, pas de chaise même en rotin, pas une seule rame de feuilles, ni règle, a fortiori un compas... Une simple machine à dactylographier en ce troisième millénaire sonnant y est un vrai leurre. Personne ne sait comment cet oiseau pond des œufs...

Ce qui frappe au passage, c'est l'absence de décor d'avant-garde, prélude au faste d'un bâtiment de service public. Aucune enseigne, aucun panonceau au fronton de la bâtisse pour dire la nature des activités qu'elle est censée abriter. Une cambuse aussi anonyme que ceux qui y exercent...

Ah, Loko ! Tu n'es qu'un nid d'oiseau ! Pas plus vive que le vent ! Pas plus bavarde que les clapotis des parades de l'Ogooué ! M'y retrouver est le pire des supplices ! Qu'ai-je bien pu faire au bon Dieu ?

Bekale, le sous-préfet de Loko

Les habitants de Loko ont des réflexes stéréotypés. Des habitudes établies. Quand ils ne parlent pas des éléphants qui saccagent leurs plantations, ou de mariages coutumiers à l'occasion desquels ils s'empiffrent, leurs conversations tournent autour du sexe, sujet de prédilection qui fascine à tout âge. En tête de liste de leurs préoccupations figurent, bien entendu, les querelles d'adultère. Ils savent si bien s'accommoder de ces éternels sujets - surtout le dernier - qu'il suffit d'un coup d'œil sur le visage renfrogné d'un homme dans la rue pour comprendre que sa femme l'a trompé.

Les cases à palabres ne désemplissent pas. Chaque jour, des femmes cocufiées, excédées, giflent publiquement leurs maris infidèles ou déchirent leurs habits.

A Bilabaville, la véritable crise n'est pas économique comme partout dans le monde. Elle n'est pas vraiment financière. Les entreprises qui ferment, le chômage qui

croît et bat des records de chiffres, la précarité visible partout, tout cela importe peu. La vraie crise est affective et sentimentale. Elle est identitaire. Elle n'est pas dans le ventre où l'estomac crie sa misère. Elle est dans l'entre-jambe. Le sexe est le nombril du morceau de terre.

Bekale, sous-préfet de Loko, a fini par se complaire dans le rôle de médiateur conjugal pourtant absent de ses fonctions officielles. Il ne se lasse pas de jouer le juge.

Atsame aimait préparer du Dongo-dongo à Boussougou, son mari, et à l'armée de dix gosses issus des œuvres du vieux couple. Depuis plusieurs décennies, elle est sous le toit du magnifique gourmand dont elle maîtrise à la perfection les appétits culinaires. Plus jeune que l'homme de plus de vingt années, elle paraît aujourd'hui deux fois plus vieille, les travaux des champs et les maternités successives ayant eu raison de sa belle jeunesse. Ainsi, quand la nourriture est prête, Atsame dépose la marmite pleine entre les jambes de Boussougou. C'est lui-même, en bon patriarche, qui assure la ration de haute main. Atsame lui a dit qu'on appelle ce bouillon Bi-te-tâm, du nom des gombos.

Après avoir rempli la petite cuvette, son assiette personnelle, Boussougou laisse le fond de la marmite pour la femme et les enfants. Chaque fois, il achève son festin par le même rituel. Il happe de sa langue charnue le fond du récipient sous le regard des enfants affamés. Criards

et pleurnichards, ces derniers le regardent à l'œuvre avec envie, sans qu'il ne vienne à l'idée du père goulu de laisser tomber même un fragment d'os.

Un jour, révoltée, Ada Boussougou, l'aînée du clan, osa se plaindre, à haute voix, de la façon inégale dont le brave père partageait la bouffe en se taillant toujours la part du lion. Elle a le don inné de ne pas savoir se taire quand quelque chose la dérange. Ada semble avoir hérité de son père le caractère irascible et impétueux qui la rend parfois insupportable. Et trouvant la remarque de sa fille inacceptable, Boussougou, haussa un peu le ton. Après un rot venu du fin fond des poumons, preuve de sa bombance, il vociférait, expliquant qu'il n'avait plus que quelques jours devant lui, tandis qu'ils en avaient encore devant eux de longs siècles. Alors, autant profiter au maximum des derniers repas avant d'aller chômer dans la tombe où, les dents dehors et les orbites creuses, il n'aura plus rien à croquer. On comprend qu'il soit peu soucieux de voir ses enfants s'acharner comme des poules sur quelques grains de riz dans de minuscules assiettes en plastique.

Pour survivre à ce rythme infernal qui menace de la transformer en squelette vivant, en Zombie, Atsame s'est inventé une astuce géniale. Au moment de goûter sa cuisson, elle déjeune carrément pendant que la marmite bouillonne encore sur le feu. Assise sur son petit banc, la main armée d'une moitié de bâton de manioc, elle remplit le bol jusqu'au rebord, puis savoure les délices de ses

chefs-d'œuvre culinaires sous les regards envieux des enfants. Elle sait d'expérience que si elle rate le train qui siffle encore sur les rails du feu de bois, elle ne parviendra jamais à la gare de la satiété. Ni les enfants, ni son mari Boussougou ne lui font jamais la part belle.

Ce jour-là, revenant aux vieilles amours d'antan, Atsame voulait plaire à son mari, fanatique du Dongo-dongo. Le plat préféré de l'homme de son enfance est un bouillon de gombos mélangés aux feuilles d'oseilles et de taros avec quelques sardines fumées. En y ajoutant du piment vert, le cocktail dégage un parfum exquis qui fait couler de l'eau à la bouche de Boussougou. C'est le seul vrai menu de luxe que la pauvre peut offrir à son chéri sous le ciel de misères de Loko. C'est aussi le tout premier plat qu'elle lui prépara au début de leur belle histoire d'amour. C'est donc une saveur de mémoire qui dégage le doux parfum du passé du vieux couple.

Armée d'une corbeille qu'elle agite comme un éventail pour attiser le feu, elle s'active derrière la case. Une flamme soudaine éclate qui dévore la petite marmite posée en équilibre sur trois grosses pierres enfumées. Noyée dans son kaba-Ngona, sa longue robe popo, Atsame se perd dans un épais brouillard de fumée. Quelques larmes furtives s'évadent de ses yeux incarnats. Des coulées de glaire dégoulinent des narines qu'elle évacue sur le côté, le doigt appuyé sur une narine.

Boussougou se passionne du Dongo-dongo parce qu'il le remet aussi d'aplomb après une bonne cuite de vin de palme. Il le mange bien chaud, le torse nu et embué de sueur. Il éructe, rote et pousse des borborygmes.

Ce jour de soleil plein et lumineux, le marché était vivant. Atsame discutait tranquillement avec Bilié qu'elle rencontra au hasard du chemin. Soudain, surgit Okolo qui se jeta sur elle comme un fauve, puis la roua de coups. La femme s'écroula par terre. Okolo n'avait pas apprécié le fait que Atsame - qui n'était pourtant pas sa femme - parle avec un autre homme.

Et, blessé dans son orgueil propre, Bilié, encore dans sa cuite de la veille, se débrouilla plutôt bien. D'un coup il fendit en deux la lèvre supérieure d'Okolo, couvrant le visage de ce dernier d'une couche de sauce tomate. Belle signature guerrière qui lui valut les ovations des badauds.

Comme une traînée de poudre, la nouvelle tomba dans l'oreille abasourdie de Boussougou. Doublement vexé du sort infligé à sa princesse en plus d'être privé du bouillon de Dongo-dongo qu'il espérait savourer, le ventru vint à pas de charge sur le champ des manœuvres. Histoire de mettre un peu d'ordre dans la tête des play-boys aux troussees de sa chérie. Furieux comme un buffle, il s'en prit simultanément aux deux bagarreurs. Bilié chargeait Okolo. Okolo chargeait Bilié. Boussougou chargeait Bilié et Okolo en même temps. Okolo chargeait Boussougou.